

Jean-Marie Charron

L'INATTENDUE

la pensée vagabonde

Préface

Samuel Maoz a réalisé un film magnifique, LEBANON.

Il y raconte un souvenir qui bouleversa sa vie.

Jeune homme israélien, mobilisé par l'armée, il fut arraché à son confort quotidien d'étudiant et se trouva du jour au lendemain enfermé dans un char au poste de tireur. Ce char d'assaut força la frontière libanaise. Il reçut l'ordre de tirer, et massacra des gens. Ce fut pour lui un cauchemar.

« J'ai mis vingt ans à sortir ce char de ma tête » confiera-t-il dans une interview, à la sortie du film.

À moi, il fallut quarante ans pour sortir de ma tête un événement heureux qui vira au cauchemar.

Après autant de temps, il ne peut pas s'agir dans le texte qui suit de ce qu'on pourrait appeler « une autobiographie ». C'est une reconstitution qui m'a valu de retrouver la même violence des sentiments d'origine. La plupart des faits décrits me sont arrivés, mais pas tous, notamment la visite au neuropsychologue que m'a rapportée l'ami qui, lui, l'a vécue. De même que la fin que j'ai inventée mais qui, à la manière d'une parabole, résume assez bien le chemin que j'avais, durant ces quarante ans, parcouru.

Et puis, j'avoue m'être piégé moi-même en décidant de raconter au présent sur un blog, de façon anonyme, ce que j'avais vécu.

Il y a quarante ans, j'avais été dans l'incapacité totale de confier à qui que ce soit ce que je vivais. Mon calme apparent trompa mon entourage à tel point que ma femme, longtemps après, au moment de notre divorce, me dit m'avoir cru indifférent au handicap de notre fille.

Or quand j'ai pu enfin m'exprimer par écrit, j'ai pensé cette fois pouvoir partager. Je me suis lancé avec crainte et ai ouvert un blog. La première partie, sans doute assez

banale, a suscité très peu de commentaires. Deux si je me souviens bien. C'est ensuite que des personnes, essentiellement des femmes, se sont mises à donner leur avis. Jamais je n'aurais cru être si touché par leurs messages. Enfin, grâce à elles, je sortais de l'enfermement de jadis.

Si j'avais à qualifier ce texte, je dirais qu'il s'agit d'un témoignage romancé. Je le crois cependant fidèle à l'essentiel de ce que j'ai vécu à l'époque.

...

Mon confident. Quelle histoire ! C'était le lendemain du jour où Sylvie me prenant par la main, m'a poussé dans le fauteuil, s'est campée sur mes genoux et m'a annoncé que bientôt quelqu'un m'appellerait « papa ». Elle avait bien fait de me faire asseoir.

La nuit qui a suivi a été merveilleuse. Je vivais pour la deuxième fois l'expression « être sur un petit nuage ». La première fois, ce fut le jour où Sylvie et moi nous étions promis l'un à l'autre.

Le lendemain, donc, j'entre dans une boutique genre caverne d'Ali Baba, et je déniche un gros bouquin, à la couverture de peau, parfumée et soyeuse. Une sorte de fausse antiquité équipée d'un fermoir. J'ouvre délicatement le livre, m'attendant à y trouver des formules cabalistiques et, ô miracle, je tombe sur des pages de papier parcheminé vierges. Je feuillette pour tenter de découvrir le message secret, rien, Toutes les pages sont immaculées. C'est alors que je réalise que cet espace m'a été réservé,

que cet objet est à moi, fait tout spécialement pour moi, que je vais pouvoir lui confier mes sentiments les plus intimes, impartageables, même avec Sylvie, de ces émois inconnus y compris de soi-même et qui ne se révèlent qu'en coulant sur le papier. Magique !

« Je vous fait un paquet cadeau ? » me demande la vendeuse. Bien sûr ! Comme ça, chez moi, j'ai pu faire semblant de me surprendre.

En continuant à farfouiller dans le bric-à-brac du magasin je déniche un stylet de verre torsadé aux couleurs chatoyantes, une sorte de porte-plume sans plume et qui, promet la notice, permet de calligraphier. Exactement ce qu'il me faut.

Je complète mes achats par un encrier Waterman, qu'adolescent j'adorais, le trouvant astucieux, avec ses facettes qui assurent le niveau d'encre adéquat. Mais je n'utiliserai que l'encre que je choisis violette et que je verserai dans l'encrier d'Elisée, mon arrière-grand-père. Quant au flacon vide, il rejoindra mes trésors car en l'achetant, m'étaient réapparues des images de mon adolescence.

C'est ainsi que je m'attachai un confident.

Pendant quasiment plus d'un an, avant et après la naissance de Hugo, je lui ai murmuré des sentiments dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, du pur bonheur la plupart du temps, mais aussi de l'angoisse : saurais-je être un bon père, aimant mais ferme, responsable mais non autoritaire, bienveillant, c'est à dire veillant bien, mais respectueux ? Plein de questions, si mes souvenirs sont bons, parce que, si surprenant que cela paraisse, je n'ai encore jamais osé relire ces textes sacrés. Un jour peut-être.

Et si aujourd'hui j'ouvre ce livre c'est qu'à présent s'écrit pour moi un chapitre nouveau, le second : nous attendons notre deuxième enfant !

Alleluia !

17 janvier

La bonne nouvelle

Je rentrais du boulot, un peu crevé. Sylvie m'avait attendu pour coucher Hugo. Quand je suis là, c'est moi qui assure le cérémonial du coucher : je prends le gamin dans les bras, l'envoie d'une pirouette à cheval dans mon dos et nous parcourons au galop les vastes steppes appartementiennes. Nous volons lors d'un dernier passage un baiser à Sylvie, et, au pas, au pas, au pas, camarade, nous rentrons exténués mais ravis à l'écurie. Se poursuivent alors les aventures de Coquecigrue, la girafe qui a le cou aussi long que la flèche de six grues, de son ami Hector, le renard, et autres sympathiques animaux. Puis une phrase rituelle annonce l'extinction des feux : « Et que se passa-t-il ? Nous le saurons demain, si vous êtes très sage ! Bonne nuit, mon Hugo. » En général, la porte est à peine fermée que Hugo s'est endormi.

Lorsque je reviens au salon, c'est l'obscurité. Une allumette craque. Surprise ! Repas au champagne et aux chandelles. J'essaie de passer en

revue les dates d'anniversaire que j'aurais pu loucher. Sylvie lit dans mes pensées : « Pas la peine de chercher, l'anniversaire zéro est dans huit mois ! ». C'est ainsi que j'ai appris l'arrivée du second.

Je vais donc relater au fil des jours, les sentiments qui m'animent durant cette attente, à commencer par tout de suite :

Je crois pouvoir dire que je suis heureux, et pourtant il me semble que ça n'a rien à voir avec ce qu'avait provoqué l'annonce de l'arrivée de Hugo. Il faudra que je relise mon premier chapitre pour m'en assurer. Avec Hugo, j'ai eu l'impression de connaître ce que vivent les héros de Science Fiction, qui se trouvent translater instantanément d'un univers à l'autre. J'étais un bonhomme, Philippe, qui vivait plutôt bien, d'autant mieux que ça marchait fort entre Sylvie et moi, quand soudain, en une seconde, je devins quelqu'un d'autre, radicalement différent, j'étais un père. Inouï ! Merveilleux.

Ecrasant !

Je me retrouvais soudain rangé dans la même catégorie que mon père, un peu comme un élève qui, du jour au lendemain, une veille de rentrée, se retrouverait sur l'estrade du maître, face à une

classe encore vide. J'étais bigrement ému. En me mariant avec Sylvie, je ne m'étais jamais dit : « J'ai trouvé une femme avec laquelle je vais faire des enfants. » mais, « cette Sylvie (je ne pensais même pas, je crois, « cette fille » et encore moins « cette femme ») je l'aime, je veux passer ma vie avec elle ! » Faire avec elle des enfants, je n'y pensais pas vraiment. Je devais quand même bien savoir que ça pouvait arriver, mais ça n'était pas ma préoccupation majeure. Je crois même que j'étais incapable d'y penser. Le seul modèle de père que j'avais et que je ne trouvais d'ailleurs pas très reluisant, avait trente ans de plus. Pour moi être père, c'était être vieux et ça, ça ne vous donne pas très envie.

Maintenant, ça y est, c'est fait, j'ai assimilé, je sais qui je suis, un père, et ce, pour toujours, définitivement, irréversiblement, irrévocablement. Je ne serai pas plus ou moins père en ayant un enfant de plus, je ne serai même pas plus responsable. Par contre j'aurai plus de responsabilités, ça c'est sûr, parce qu'un petit bout de chou est en train de se préparer à affronter le monde, et que je dois, que nous devons l'aider à faire sa place au soleil. Et ce

boulot-là, à présent que je le pratique, oui, ça me réjouit. Oui, ça devient passion. Oui je suis heureux et curieux d'accueillir ce petit être. Mais heureusement que j'ai noté dans mon premier chapitre (que je relirai un jour) les émotions fortes vécues lors de l'attente de Hugo, car je n'en ai plus qu'un vague souvenir, comme lorsque l'on sort d'un rêve que l'on sait merveilleux mais qui s'est évaporé telle la rosée au soleil du matin... Je vais donc de nouveau prendre du temps tous les jours, ne serait-ce que quelques minutes, pour noter mes impressions. Promis